

Voulant procurer que le service de ladite Reyne se fasse avec tout le soin, la propreté, la diligence, la bienséance et la grandeur convenables à la dignité de sa personne, nous avons jugé qu'il était nécessaire de créer et établir une charge de gentilhomme servant ordinaire, qui ait l'œil et tienne la main à ce que ce service se fasse avec l'exactitude nécessaire.

D'après les *Etats de la France*, les gentilshommes servants du Roi avaient plus que la surveillance sur le service; ils apportaient les plats sur la table de Sa Majesté et servaient le Roi pendant le repas, mais le Roi seulement.

ERENVAO.

Le premier jardin public (XXVI, 603).

— L'idée qui présida aux premiers jardins de la Grèce, dit M. Edouard André, dans son ouvrage sur *l'Art des Jardins*, fut prise évidemment en Orient, principalement en Perse, où Xénophon avait admiré, à Sardes, les jardins de Cyrus qu'il imita dans Athènes, à Olympie. « C'est d'après ces exemples, nous dit Diogène Laerte, qu'Epicure créa son jardin, sur la route de l'Académie, et donna à lui-même et à ses compatriotes ce plaisir délicat parmi tant d'autres moins innocents. »

A. L.

— Les livres anciens nous parlent qu'à l'époque la plus florissante de la civilisation grecque, les promenades publiques et les plus beaux jardins d'Athènes étaient ceux de Pisistrate (600 ans avant J.-C.) et de Cimon (500 ans avant J.-C.), et qu'ils étaient toujours régulièrement plantés comme les vergers archaïques d'Alcinoüs, mais avec une grande variété d'arbres et quantité d'édicules, de bassins et de statues.

Ce n'est donc pas Epicure (342-270 ans avant J.-C.) qui fut le créateur du premier jardin construit dans l'intérieur d'une ville : 1° pour la cause ci-dessus; 2° le jardin, qui plus tard porta son nom, sans doute par suite des transformations qu'il lui fit subir, car il ne le créa pas, il l'acheta en revenant de Lampsaque, où il avait été professeur, après son voyage à Colophon (306); il en fut l'acquéreur au prix de quatre-vingts mines, soit 7,200 francs de notre monnaie. Ce qui prouve qu'ayant acheté un jardin, il fallait forcément qu'il fût créé avant son acquisition.

G. DAVIER.

Origine du nom de Marianne donné à la République (XXVI, 607). — Un très intéressant article de M. Cucheval-Clari-gny, publié par *le Constitutionnel* au lendemain du coup d'Etat (numéro du 17 décembre 1851), nous explique l'origine de l'application du nom de Marianne à la république démocratique et sociale.

Après avoir donné quelques détails sur l'organisation des sociétés secrètes, qui s'étaient multipliées en avril 1849, lors de l'interdiction des clubs par l'assemblée constituante, l'auteur nous apprend qu'en outre des mots de passe spécialement adoptés par chacune de ces sociétés, il y avait parfois un mot dont toutes faisaient usage indistinctement. Tel est le cas du mot *Marianne*, qui, à la suite de l'avortement du complot de Lyon, avait remplacé parmi les affiliés d'une société de la Drôme ce mot de passe : *Attention ! courage ! Drôme !*

« Dans les sociétés secrètes établies à Montpellier et dans les localités voisines, le signe de reconnaissance était :

D. — *Connaissez-vous la mère Marianne ?*

R. — *Oui, elle a bu du bon vin.* »

L'auteur considère comme très probable que ce mot de Marianne, trouvé en différents points de la France, était la traduction mystique des mots : *République démocratique et sociale*.

R. A.

TROUVAILLES & CURIOSITÉS

Un incident peu connu de la vie de Talleyrand. — Le Dr Sigmond prétendait tenir de la veuve de M. Colmache, secrétaire intime de Talleyrand, les particularités biographiques suivantes, relatives au trop fameux diplomate. On parlait un jour, devant l'ancien ministre, de ces avertissements instantanés qui semblent être les agents de communication du monde invisible avec l'homme; quelqu'un faisait observer qu'on trouverait difficilement un personnage célèbre qui, dans ses mémoires ou son intimité, n'ait fait allusion à quelque événement surnaturel dans sa vie.

Prenant à son tour la parole, le prince s'exprima ainsi :

Je n'oublierai jamais que je fus doué, pendant un moment, d'un pouvoir inconnu, extraordinaire, qui me sauva la vie. Sans cette inspiration soudaine et mystérieuse, je ne serais pas ici à vous raconter ces curieux détails. J'étais intimement lié avec un de mes compatriotes, M. Beaumets; nous avions toujours vécu dans les meilleurs termes, et, dans les temps orageux, il ne fallait pas seulement de l'amitié pour unir les hommes, mais montrer de l'amitié était déjà même un courage presque divin. Je n'avais pas le moindre sujet de douter de son attachement. Il m'avait donné, au contraire, dans plusieurs occasions, la preuve la plus positive de son dévouement à ma personne et à mes intérêts. Nous avions fui ensemble de la France à New-York, et nous y avions vécu dans une harmonie parfaite pendant notre séjour. Désirant augmenter notre petit capital, j'avais frété un navire de moitié avec lui, pour aller tenter la fortune aux Indes. Tout était prêt pour notre départ; nous attendions un vent favorable avec la plus grande impatience. Cet état d'incertitude parut aigrir le pauvre B... à un degré extraordinaire. Incapable de rester en place, il parcourait la ville avec une activité fébrile qui, par moment, excitait ma surprise, car il s'était toujours fait remarquer par son grand calme et la placidité de son caractère. Un jour, il entra dans notre appartement, évidemment en proie à une grande exaltation, quoiqu'il fit tous ses efforts pour rester maître de lui. J'écrivais des lettres pour l'Europe. Se penchant par-dessus mon épaule, il me dit avec une gaîté forcée: « Pour quoi perdre le temps à écrire ces lettres! Elles n'iront jamais à leur destination. Venez avec moi et faisons un tour sur la batterie, le vent pourra devenir favorable, nous sommes peut-être plus près de notre départ que nous ne le pensons! »

Le jour était magnifique, quoique le vent fût violent. Je me laissai persuader. B..., comme je me le rappelai après, montra une complaisance extraordinaire à fermer mon pupitre, ranger mes papiers, à m'offrir mon chapeau et ma canne, ce que j'attribuai à un besoin incessant d'activité dont il paraissait dévoré depuis notre départ forcé. Nous traversâmes des rues remplies de monde jusqu'à la batterie. Il m'avait donné le bras et hâta la marche, comme s'il eût été pressé d'arriver. Lorsque nous fîmes sur la large esplanade, B... précipita encore plus le pas, jusqu'à ce que nous touchassions presque le bord. Il parlait haut et vite, admirant en termes énergiques les beautés de la scène.

Tout à coup, il s'arrêta au milieu de son discours incohérent. Je m'étais débarrassé le bras de son étreinte, et je me tenais immobile devant lui. Je le regardai fixement; il se retourna de côté, comme intimidé et abattu. *Beaumets*, lui criai-je, *vous avez le projet de me tuer, vous voulez me jeter de cette hauteur dans la mer! Niez-le, monstre, si vous l'osez!* L'insensé me regarda en face avec des yeux hagards pendant un moment; mais j'eus soin de ne pas le perdre de vue, et il baissa la tête. Il murmura quelques mots incohérents, chercha à me dépasser, je lui barrai le passage en étendant le bras. Après avoir lancé quelques regards vagues à droite et à gauche, il se jeta à mon cou et fondit en larmes: « C'est vrai, c'est vrai, mon ami! La pensée m'a hanté jour et nuit comme une flamme d'enfer. C'était dans ce but que je vous ai conduit ici. Voyez, vous

n'êtes qu'à un pied du bord du parapet; dans un instant, la besogne eût été faite. » Le démon l'avait abandonné; ses yeux étaient sans expression; une écume blanche couvrit ses lèvres desséchées, l'exaltation était passée. Je le reconduisis à la maison. Quelques jours de repos, une saignée, la diète, le rétablirent complètement, et ce qu'il y a de plus extraordinaire, jamais nous ne parlâmes de cet événement.

Et le Dr Sigmund, en relatant cette conversation, termine, en ces termes, sa communication: « Le prince était convaincu qu'il avait échappé, ce jour-là, à une mort certaine, et il ne pouvait se défendre, toutes les fois qu'on faisait allusion à cette circonstance dramatique de son existence, d'une très vive émotion (1). »

Pour une fois, il faut reconnaître que son émotion était bien légitime!

Dr C.

La destinée des maréchaux de Napoléon I^{er}. — Sur vingt-trois maréchaux de l'Empire, dix sont morts de mort violente, savoir:

Lannes, duc de Montebello, tué à la bataille d'Essling, le 22 mai 1809.

Bessières, duc d'Istrie, tué au combat qui précéda Lutten, le 1^{er} mai 1813.

Duroc, duc de Frioul, tué au combat de Reichenbach, le 22 mai 1813.

Poniatowski, qui se noya en traversant l'Elster, le 15 octobre 1813.

Junot, duc d'Abrantès, qui, dans un accès de folie, se jeta par la fenêtre, le 25 juillet 1813.

Berthier, prince de Neufchâtel et de Wagram, assassiné à Bamberg, par des gens masqués, le 1^{er} juin 1815.

Murat, prince et grand-duc de Berg, ancien roi de Naples, fusillé au Pizzo (Calabre), le 13 octobre 1815.

Ney, duc d'Elchingen, prince de la Moskowa, fusillé à Paris, par ordre de Louis XVIII, le 7 décembre 1815.

Brune, massacré par le peuple, à Lyon, en 1815.

Mortier, duc de Trévise, tué par la machine infernale de Fieschi, aux côtés de Louis-Philippe, le 28 juillet 1835.

A. R.

(1) D'après *The Journal of psychological medicine and mental pathology*, par le Dr Forbes Winslow, Londres, 1846, et *Ann. Méd. Psych.*, 1850.

Le Directeur-Gérant: LUCIEN FAUCOU.